Le Reliquaire

François Coppée

Publication: 1866
Source : Livres & Ebooks

Chapitre 1

Comme les prêtres catholiques, Sous les rideaux de pourpre, autour De la châsse où sont les reliques,

Brillent, dans leur mystique amour, Les longs cierges aux flammes pures, Fauves la nuit, pâles le jour,

Qui jettent des lueurs obscures Sur les bijoux tristes et noirs Perdus dans l'or des ciselures ;

Et de même que, tous les soirs, Ils font autour du reliquaire Fumer les légers encensoirs ;

Dédaignant la douleur vulgaire Qui pousse des cris importuns, Dans ces poèmes je veux faire

A tous mes beaux rêves défunts, A toutes mes chères reliques, Une chapelle de parfums

Et de cierges mélancoliques.

Chapitre 2

Longuement poursuivi par le spleen détesté, Quand je vais dans les champs, par les beaux soirs d'été, Au grand air rafraîchir mes tempes, Je ris de voir, le long des bois, les fiancés Cheminer lentement, deux par deux, enlacés Comme dans les vieilles estampes.

Car je dédaigne enfin les baisers puérils Et la foi des seize ans, fleur brève des avrils, Éphémère duvet des pêches, Qui fait qu'on se contente et qu'on est trop heureux, Si la femme qu'on aime a les bras amoureux, L'âme neuve et les lèvres fraîches.

Elle est évanouie à jamais, la candeur Qui fait que l'on s'éprend d'un petit air boudeur Qui n'est bien qu'à travers le voile, Et qu'on n'a pas de mots assez ambitieux Pour dire à ses amis qu'elle a de jolis yeux Couleur de bleuet et d'étoile.

Et c'est la fin. Mon cœur, quitté des anciens vœux, Ne saura plus le charme infini des aveux Et ce bonheur qui vous inonde, Parce qu'un soir de mai, dans les bois, à Meudon, Sur votre épaule avec un geste d'abandon Elle a posé sa tête blonde.

Et pourtant j'ai connu tout cela ; j'ai connu Même ces doux projets de bonheur ingénu Dont l'âme si bien s'accommode : L'hiver, le coin du feu, la chambre aux sourds tapis, Et, dans un frais berceau, deux enfants assoupis Auprès de leur mère qui brode.

Mais cet espoir, hélas ! d'un avenir doré, Ces apparitions, ces rêves ont duré Le temps d'une aube boréale, Et mon esprit partit aux pays fabuleux Où l'on pense cueillir les camélias bleus Et trouver l'amour idéale.

Là, j'ai beaucoup souffert, et j'en reviens meurtri. En d'indignes plaisirs à jamais j'ai flétri Les saintes blancheurs de mon âme. Je reviens du rivage où j'avais

émigré, Et j'ai le front très pâle ; et cependant, malgré Ce que j'ai souffert par la femme,

Malgré ce cœur brisé, sans espoir et sans foi, Ces débauches qu'on fait à la fin malgré soi Comme de hideuses besognes, Sans cesse je retourne à mon passé riant, Ainsi qu'aux premiers froids toujours vers l'Orient Reviennent les blanches cigognes.

Chapitre 3

Je sais une chapelle horrible et diffamée, Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu. Depuis ce sacrilège effroyable on a dû La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu, Plus d'encensoir perdant son âme parfumée. Sous les arceaux déserts une funèbre armée De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandales ; Mes remords affolés bondissent sur les dalles ; Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.

Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre, Et ne puis même pas mettre mon âme à l'ombre Du grand geste de Christ qui plane et qui bénit.

Chapitre 4

La rue était déserte et donnait sur les champs. Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne, Je la suivais toujours pour gagner la campagne, Et j'avais remarqué que, dans une maison Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison, Fermée au vent du soir son étroite persienne, Toujours à la même heure, une musicienne Mystérieuse, et qui sans doute habitait là, Jouait l'adagio de la sonate en la.

Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose. La rue était déserte ; et le flâneur morose Et triste, comme sont souvent les amoureux, Qui passaient, l'œil fixé sur les gazons poudreux, Toujours à la même heure, avait pris l'habitude D'entendre ce vieil air dans cette solitude. Le piano chantait sourd, doux, attendrissant, Rempli du souvenir douloureux de l'absent, Et reprochant tout bas les anciennes extases. Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases, Des parfums, un profond et funèbre miroir, Un portrait d'homme à l'œil fier, magnétique et noir, Des plis majestueux dans les tentures sombres, Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres, Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur, Et, dans cette atmosphère émue, une douleur Épanouie au charme ineffable et physique Du silence, de la fraîcheur, de la musique.

Le piano chantait toujours plus bas, plus bas. Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas. Depuis, je mène ailleurs mes promenades lentes. Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes, Je regrette parfois ce vieux coin négligé. Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé : Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes, Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.

Chapitre 5

Telle, sur une mer houleuse, la frégate Emporte vers le Nord les marins soucieux, Telle mon âme nage, abîmée en tes yeux, Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate.

Car j'ai revu dans leur nuance délicate Le mirage lointain des Édens et des cieux Plus doux, que ferme à nos désirs audacieux La figure voilée et sombre d'une Hécate.

Hélas ! courbons le front sous le poids des exils ! C'est en vain qu'aux genoux attiédis des amantes Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils.

Jamais rayon d'amour sur ces ondes dormantes Ne vibrera, sincère et pur, et les maudits Ne retrouveront pas les anciens paradis.

Chapitre 6

Sous l'éclat blanc du jour, sous la fraîcheur des cèdres, Sous la nuit où poudroie un peuple de soleils, Longtemps j'ai promené mes souvenirs, pareils Aux tragiques douleurs des Saphos et des Phèdres ;

Mais l'azur clair, les bois profonds, les blondes nuits En moi n'ont point versé leurs influences calmes ; Sous les astres, sous les rayons et sous les palmes, Sans espoir je promène encore mes ennuis.

Que la forêt frémisse ainsi qu'un chœur de harpes, Ou que le soir s'embaume aux calices ouverts, Le son ou le parfum des maux jadis soufferts Descend sur ma pensée en funèbres écharpes.

Ames tristes des fleurs, chastes frissons des bois, Me haïssez-vous donc, puisqu'il faut que je sente Dans vos aromes chers les baisers de l'absente Et que j'entende en vos échos vibrer sa voix ?

Chapitre 7

Louis Fournier, ex-colon à Madagascar, racontait ses aventures, au café des Mille-Colonnes, en prenant l'apéritif.

- Oui, disait-il, on est plus en sécurité dans la brousse malgache que dans n'importe quelle grande ville de France. La nuit, on couche souvent la porte ouverte, quand ce n'est pas sans porte...

- Mais les fameux Fahavalou... observa M. Dupont, le percepteur.

- Les Fahavalou, il y a longtemps qu'ils n'existent plus. En 1906, on en conservait encore un ou deux, à Tsindzouarivou, pour les montrer aux étrangers de passage. Je les ai vus. Chaque jour ils touchaient une ration de riz que leur octroyait la munificence de l'Administration, et ils cultivaient un petit jardin devant leur case, comme des rentiers. Ils portaient le titre honorable de prisonniers politiques.

- De temps à autre, interrompit le percepteur, on lit pourtant dans le journal qu'un colon comme vous a été assassiné quelque part dans l'île.

- Je ne dis pas ; ce serait trop beau s'il n'y avait jamais de crimes. Mais à coup sûr, il y en y a moins que vous ne croyez.

- Vous n'avez jamais eu peur, vous, dit le percepteur, qui n'était pas brave, quand vous couchiez comme ça tout seul, au milieu des indigènes, avec les portes ouvertes.

- Si, j'ai eu très peur, une fois. Un peu plus, ça y était ! je ne revoyais pas la France, ni Bonneville, ni le café des Mille-Colonnes. Mais ce n'est pas un indigène, c'est un compatriote, un Français comme vous et moi, qui voulait me faire passer le goût de l'absinthe.

- Vous ne nous avez jamais raconté ça !

Louis Fournier hésita un moment ; son front se barrait d'un pli d'ennui ; il avait les yeux absents, comme quelqu'un qui regarde des choses lointaines dans le passé.

- C'est que je n'aime guère me rappeler cette histoire ; il n'y a pas beaucoup de gens qui la savent. Enfin, si vous y tenez !...

« C'était à l'époque où j'allais revenir en France, il y a bientôt dix-huit mois. Pendant six ans j'avais prospecté, comme je vous l'ai raconté maintes fois, sur les confins des provinces d'Ambousitra et de Fianarantsoua, aux abords de la grande forêt. J'avais beaucoup peiné, terriblement souffert, parcourant, à pied quelquefois, des régions désertiques, vivant à la malgache, m'arrêtant avec mes hommes pour creuser des trous d'essai, dans les alluvions, le long des ruisseaux. J'avais planté çà et là des piquets, essayé de primitives exploitations. A trois reprises, j'avais établi un touby. J'habitais, comme mes Malgaches, une case en mottes de terre, recouverte de branchages et d'herbe sèche ; je vivais là-dedans, parmi des relents d'humus et de pourriture végétale ; je trouvais que ça sentait la mort. Un couvercle de caisse, monté sur quatre piquets, me servait de table, pour la pesée de l'or. Une Malgache, ramassée n'importe où, me faisait la cuisine et dormait avec moi.

J'avais mal choisi l'emplacement de mon premier touby ; j'y gagnais vingt ou trente francs par semaine, je dus l'abandonner. Je quittai le second sur un brancard porté par quatre hommes : j'avais une bilieuse hématurique ; je restai deux mois à l'hôpital d'Ambousitra. La troisième fois j'eus la veine de tomber sur une bonne alluvion ; malgré mes six années de Madagascar, je pus encore résister au climat le temps nécessaire pour ramasser quelques litres d'or. Et un litre de poudre d'or, vous savez, ça représente à peu près quarante mille francs !

- Ça vaut mieux qu'un litre d'absinthe, fit observer judicieusement le cafetier.

- J'étais décidé à rentrer en France, et à ne plus remettre le pied dans ce sale pays malgache, de crainte d'y laisser mes os. J'aimais mieux essayer quelque chose ici, dans mon trou de Savoie, à l'air salubre des monts couverts de sapins, où tombe, l'hiver, la bonne neige froide, où les moustiques vous piquent, l'été, sans donner de fièvre. Comme je connaissais depuis longtemps Tananarive, j'avais eu la fantaisie de descendre à la côte par Manandzary. J'emportais avec moi l'or recueilli pendant les dernières semaines, pour une valeur d'à peu près quatre mille francs. La

poudre précieuse, incluse dans de minuscules sacs en toile, était enfermée dans une sacoche qui ne me quittait pas. Maintenant que j'étais riche, je voyageais en filanzane, avec huit porteurs et quatre bourjanes de bagages, comme un fonctionnaire.

Ce soir-là, j'étais parvenu de bonne heure à l'étape, un village perdu en pays Tanala, dans la forêt. Situé tout au fond d'un cirque de montagnes boisées, au bord d'un torrent, ce lieu est triste : il y tombe presque toujours de la pluie ou du brouillard. Le gîte d'étape, à une cinquantaine de mètres du village, à quelques pas de la rivière, n'était qu'une pauvre case en bois et en roseaux, construite et aménagée à la mode du pays. Les deux portes se faisaient face : de simples claies de zouzourou, maintenues par une liane. J'avais l'habitude de ces installations sommaires, sans aucune défense contre l'extérieur ; je n'y prêtais même plus attention.

Le boutou avait dressé comme d'habitude mon lit démontable et ma table pliante ; je me promenais dans l'unique rue du village, en attendant l'heure du dîner, lorsque je vis arriver un singulier voyageur. C'était un Européen, grand, maigre, la barbe et les cheveux roux, la figure osseuse, les yeux caves. Il n'avait pour tous vêtements qu'un pantalon et un dolman de toile grise, usés, rapiécés, déchirés, et des espadrilles. Il portait un large chapeau de paille comme en ont les bourjanes. Ses habits, collés au corps par la pluie de la journée, accusaient sa maigreur maladive de broussard épuisé par la fièvre et les privations. Il était monté sur un mulet aux os pointus, aux côtes saillantes ; deux Malgaches en haillons le suivaient, portant sur des bambous un bagage sommaire : sa literie consistait sans doute en une natte, sa popote en une marmite et une assiette.

Il descendit de son mulet devant le gîte d'étape ; nous échangeâmes un salut assez froid ; je lui expliquai que je venais de m'installer, que j'étais prêt à partager avec lui l'inconfortable case. Il refusa, protestant qu'il préférait coucher dans une maison malgache.

- Acceptez au moins la moitié du dîner que mon cuisinier confectionne en ce moment.

Après quelques secondes d'hésitation, il accepta.

- A tout à l'heure, alors.

Le repas me sembla plutôt long. Il n'y avait entre nous aucune cordialité. Je le sentais aigri, mal disposé, haineux ; j'éprouvais à son égard une grande pitié mêlée de beaucoup de défiance. Je n'avais nulle envie de provoquer de sa part des confidences sur ses infortunes, pas plus que je ne tenais à lui raconter mes propres affaires. Aussi la conversation languissait.

Comme je lui demandais s'il avait quitté la France depuis longtemps :

- Depuis onze ans, répondit-il assez sèchement.

- Moi, depuis sept.

- Et vous y retournez après fortune faite, répliqua-t-il, avec un singulier sourire un peu amer, en jetant un regard furtif sur ma sacoche accrochée à l'un des piquets de ma moustiquaire. Je surpris ce coup d'œil : il s'en aperçut, rougit très fort et me parla aussitôt de Manandzary, où j'allais m'embarquer. Comment le savait-il ? J'étais sûr de ne pas le lui avoir dit. Je me souvins de l'avoir vu s'entretenir avant dîner avec deux de mes hommes qui lavaient leurs lambas à la rivière. Les bourjanes sont de grands enfants bavards ; ils aiment à raconter au premier venu leurs histoires et celles des autres. Les miens avaient dû lui parler de moi, de mon touby, des bénéfices de mon exploitation. L'individu m'inspirait de moins en moins de confiance ; je souhaitais de ne pas l'avoir pour compagnon de route aux prochaines étapes.

- Vous allez aussi à Manandzary.

- Oh ! non ! dit-il, avec un geste vague vers le Nord. Je m'en vais prospecter par là dans la forêt.

On se quitta de bonne heure ; je me couchai de suite, car je devais me lever avant l'aube. Sur l'oreiller je me mis à réfléchir aux singulières allures de mon commensal d'occasion, à ces regards suspects jetés sur mes bagages, au gîte d'étape qui ne fermait pas. J'avais placé, comme d'habitude, ma précieuse sacoche sous mon traversin. Mais une vague inquiétude, ce soir-là, me tenait éveillé, et une nervosité particulière me prédisposait à toutes les peurs de la nuit. Je regrettais maintenant d'avoir fait dresser mon lit dans cette case ouverte et isolée. Pourquoi n'avais-je pas élu domicile chez quelque indigène au milieu du village ? Le voisinage immédiat des Malgaches m'eût délivré du souci de cet aventurier européen. Le mur-

mure monotone du torrent tout proche contribuait à m'empêcher de dormir ; je songeais que ce bruit serait suffisant pour étouffer mes appels en cas d'attaque.

Je me tournais et me retournais dans mon lit, sans arriver à m'assoupir. J'avais presque la fièvre. Je me levai pour boire une gorgée d'eau. Afin de me tranquilliser moi-même, j'ouvris ma cantine pour la première fois en ce voyage, j'en tirai mon revolver, je le sortis de son étui, le glissai sous le matelas à portée de ma main. Rassuré par cette précaution insolite, et cédant à la fatigue, je m'endormis enfin. Mon sommeil fut troublé par des cauchemars. Je me réveillai plusieurs fois en sursaut, haletant d'effroi, mouillé de sueur. Je demeurais immobile plusieurs minutes, attentif au mystère angoissant de la nuit, et je me rendormais dans le silence, malgré ma volonté de rester éveillé. Un rat dégringolant du chaume du toit sur ma moustiquaire me causa une grosse frayeur, vite passée : j'avais l'habitude des rats, hôtes familiers de toutes les cases malgaches dans la brousse.

Il pouvait être une heure du matin, quand brusquement je me réveillai encore, mais cette fois sans mauvais rêve, ni sensation d'angoisse. J'ouvris les yeux : tout de suite je remarquai qu'une large raie de lumière pâle coupait ma moustiquaire vers le pied du lit. Pris d'un vague malaise, j'écarquillai mes yeux encore lourds, et je regardai ; la claie qui servait de porte, écartée légèrement, laissait passer, en un rectangle étroit et allongé, la clarté lunaire. J'étais sûr, absolument sûr d'avoir fermé soigneusement la veille. Alors c'est que quelqu'un l'avait ouverte. L'homme peut-être était déjà dans la case. Puis, à la réflexion, je jugeai l'ouverture trop étroite. Pourtant un frisson traversa ma chair ; je n'osais plus bouger. J'écoutai longuement, retenant ma respiration, songeant que l'homme, l'aventurier, l'assassin était là, derrière la frêle barrière de roseaux, à demi écartée. Car je ne doutais pas que ce fût lui, mon convive de la veille. J'écoutais donc, anxieux, puis je pensai que l'autre aussi écoutait. Il fallait lui donner le change. Que faire ? Je pris mon revolver, me mis à genoux sur mon lit, face à la porte, et je simulai progressivement la respiration de plus en plus lente et profonde d'un homme qui se rendort. La ruse réussit. J'entendis soudain un bruit presque imperceptible de roseaux froissés ; la claie de nouveau s'écarta ; le rectangle de lumière pâle s'élargit sur la moustiquaire. Heureusement j'étais invisible derrière le tulle blanc. Une pause, qui me sembla longue, longue : une fois encore la claie se déplaça. Maintenant il y avait assez de place pour le passage d'un être humain. Je sentis que l'homme allait entrer. Mon cœur battait à coups si forts et si précipités, que j'avais peur d'être trahi par ses battements ; j'en oubliais de feindre le sommeil et m'efforçais de retenir ma respiration. L'autre aussi s'était arrêté ; il devait être inquiet. Soudain je perçus un crissement bizarre, pareil au bruit que fait un rat dans les roseaux d'une case. Ce bruit venait de la porte. C'était l'homme qui, avec ses ongles, imitait sur la claie la

course inégale et saccadée d'un rat. Qu'il connaissait bien les êtres et les choses de la brousse ! Il savait que je ne prêterais nulle attention à un rat, que ce bruit m'inciterait plutôt, si j'éprouvais quelque inquiétude, à me rendormir tranquille. De nouveau je respirai fortement, avec régularité. Une minute passa : tout à coup la lueur blanche fut aux trois quarts interceptée : un corps s'interposait dans l'ouverture ; l'homme était monté sur le seuil, d'un geste souple et silencieux ; pourtant la traverse légère qui supportait le plancher en rapaka avait gémi. Il s'arrêta ; puis, rassuré par ma respiration feinte, il fit un pas en avant. Le plancher céda encore et cria. L'homme demeura immobile, et je tirai trois fois, coup sur coup, pressant la gâchette de l'index droit et supportant l'arme de la main gauche, pour bien viser. Au premier coup, l'homme s'était rejeté en arrière, criant :

- Ça, c'est bien ma guigne !

Il s'était cramponné une seconde à la claie qui céda, et lourdement il était tombé, la face en avant. Je me levai, je cherchai mes allumettes à tâtons, et j'allumai le photophore, mon revolver toujours en main, puis je regardai, à distance raisonnable, le corps étendu. L'homme, couché sur le ventre, semblait évanoui ou mort. Je sortis, j'appelai mes bourjanes. Le village, aux détonations, s'était éveillé et déjà s'agitait ; des ombres prudentes rôdaient aux abords du gîte d'étape. A mes cris, vingt Malgaches accoururent, entrèrent dans la case. Alors je vins tout près, et, aidé d'un bourjane, je retournai le corps inerte. De sa main droite, l'homme serrait un *antsy* , un grand couteau malgache, fortement emmanché. Il avait reçu une de mes balles dans le ventre, la première sans doute. Il était déjà dans le coma et mourut, une heure après, sans avoir repris connaissance.

Chapitre 8

Palpitante encore du bal, Elle voulut, la blonde fille, M'accompagner jusqu'à la grille Où j'avais lié mon cheval.

Malgré l'appel des ritournelles, Au jardin nous nous attardions, Et les choses que nous disions Étaient tristes et solennelles.

Nous avions pris le long chemin, Nous avions pris le chemin sombre. Je ne la voyais pas dans l'ombre, Mais je la tenais par la main.

Nos baisers rythmaient nos paroles, Et nous suivions, tendres et las, La voûte obscure des lilas, Qui s'étoilait de lucioles.

Et ma chevelure baignait, Comme dans l'eau les pleurs d'un saule, Son front posé sur mon épaule, Son doux front qui s'abandonnait.

Et pour que l'opaque ramure Couvrit notre rêve enchanté De silence et d'obscurité, La brise apaisait son murmure.

Chapitre 9

La fatigue nous désenlace. Reste ainsi, mignonne. Je veux Voir reposer ta tête lasse Sur l'or épais de tes cheveux.

Tais-toi. Ce que tu pourrais dire Sur le bonheur que tu ressens Jamais ne vaudrait ce sourire Chargé d'aveux reconnaissants.

Sous tes paupières abaissées Cherche plutôt à retenir, Pour en parfumer tes pensées, L'extase qui vient de finir.

Et pendant ton doux rêve, amie, Accoudé parmi les coussins, Je regarderai l'accalmie Vaincre l'orage de tes seins.

Chapitre 10

Un maître, de qui la palette Se plaisait aux sombres couleurs, A peint un élégant squelette Portant un frais panier de fleurs.

Près de lui la danse macabre, Comme les plis d'un noir drapeau, Ondoie ; et reîtres à grand sabre, Écoliers la pipe au chapeau,

Moines chauves, rois lourds d'hermine, Bourgeois à ventres de bedeaux, Mendiants fiers de leur vermine, L'emplâtre à l'œil, la loque au dos,

Tous passent, enlaçant des filles, Ou marchant d'un air rogue et sec, Ou clochetant sur des béquilles, Au son du fifre et du rebec.

Pourtant la bande tout entière Suspend sa danse et son caquet Devant la maigre bouquetière, Et chacun lui prend un bouquet.

Vieil artiste mélancolique, Quels sont ces fous ? Dans quel dessein Cachent-ils comme une relique Ces fleurs mortelles dans leur sein ?

Je ne sais. Mais sur ma poitrine, Souvenir des amours défunts, Une fleur jadis purpurine A vécu ses derniers parfums.

Ainsi qu'on fait d une amulette, Je la garde là, mais j'en meurs : Et je songe au morne squelette Prodiguant ses funèbres fleurs.

Chapitre 11

Dans le bouge qu'emplit l'essaim insupportable Des mouches bourdonnant dans un chaud rayon d'août, L'ivrogne, un de ceux-là qu'un désespoir absout, Noyait au fond du vin son rêve détestable.

Stupide, il remuait la bouche avec dégoût, Ainsi qu'un bœuf repu ruminant dans l'étable. Près de lui le flacon, renversé sur la table, Se dégorgeait avec les hoquets d'un égout.

Oh ! qu'il est lourd, le poids des têtes accoudées Où se heurtent sans fin les confuses idées Avec le bruit tournant du plomb dans le grelot !

Je m'approchai de lui, pressentant quelque drame, Et vis que dans le vin craché par le goulot Lentement il traçait du doigt un nom de femme.

Chapitre 12

Une fois, terrassé par un puissant breuvage, J'ai rêvé que parmi les vagues et le bruit De la mer je voguais sans fanal dans la nuit, Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage.

L'Océan me crachait ses baves sur le front Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles ; Les lames s'écroulaient ainsi que des murailles, Avec ce rythme lent qu'un silence interrompt.

Puis tout changea. La mer et sa noire mêlée Sombrèrent. Sous mes pieds s'effondra le plancher De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher, Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.

J'étreignais la criarde opiniâtrement, Convulsif, et fermant dans l'effort mes paupières ; Le grondement faisait trembler les vieilles pierres, Tant j'activais sans fin le lourd balancement.

Pourquoi n'as-tu point dit, ô rêve ! où Dieu nous mène ? Pourquoi n'as-tu point dit s'ils ne finiraient pas, L'inutile travail et l'éternel fracas Dont est faite la vie, hélas ! la vie humaine ?

Chapitre 13

C'est une vieille fille en cheveux blancs ; elle est Pâle et maigre ; un antique et grossier chapelet S'égrène, machinal, sous ses doigts à mitaines. Sans cesse remuant ses lèvres puritaines D'où tombent les Pater noster et les Ave, Et laissant son tricot de laine inachevé, Droite, elle prie, assise au coin d'un feu de veuve, Dans sa robe de deuil rigide et toujours neuve.

Le logis est glacé comme elle. Le cordeau Semble avoir aligné les plis droits du rideau, Que blêmit le reflet pâle d'un jour d'automne ; Et, s'il vient un rayon de soleil, il détonne Et sur le sol découpe un grand carré brutal. Le lit est étriqué comme un lit d'hôpital. L'heure marche sans bruit sous son globe de verre. Tout est froid, triste, gris, monotone et sévère ; Et près du crucifix penché comme un fruit mûr, Deux béquilles d'enfant, en croix, pendent au mur.

C'est une histoire simple et très mélancolique Que raconte l'étrange et lugubre relique : Les baisers sur les mains froides des vieux parents ; La bénédiction tremblante des mourants ; Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère Infirme, étiolé, qui souffre et qui se serre, Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux blonds ; La grande sœur, si pâle avec ses voiles longs, Qui, la veille, devant le linceul et le cierge, Jurait aux parents morts, à Jésus, à la Vierge, D'être une mère au pauvre enfant, frêle roseau ; Ce sont les petits bras tendus hors du berceau, La douleur apaisée un instant par un conte, L'insomnie et la '/oix de l'horloge qui compte L'heure très lentement, les réveils pleins d'effrois, Les soins donnés, les pieds nus sur les carreaux froids, Les baisers appuyés sur la trace des larmes, Et la tisane offerte, et les folles alarmes, Et le petit malade à l'aurore n'offrant Qu'un front plus pâle et qu'un sourire plus navrant.

Ce dévoûment obscur a duré dix années : Beauté, jeunesse, fleurs loin du soleil fanées, Tout fut sacrifié sans plainte et sans regret ; Et quand, par les beaux soirs, un instant elle ouvrait A la brise de mai charmante et parfumée La fenêtre toujours par prudence fermée Et laissait ses regards errer à l'horizon, Une toux de l'enfant refermait sa prison.

Elle est libre aujourd'hui. C'est une pauvre vieille, Toujours en deuil, dévote, ascétique, pareille Aux béguines qu'on voit errer dans le couvent. Libre ! Pauvre âme simple et douce ! Bien souvent Elle songe, très triste, à son cher esclavage, Et, tout bas, d'une voix sourde, presque sauvage, Elle dit : « Il est mort ! »Puis elle s'attendrit, Et reprend. Il avait déjà beaucoup d'esprit. Quand il était méchant, il m'appelait Madame. Il est mort ! Le bon Dieu l'a pris. Sa petite âme A des ailes. 11 est un ange au paradis. Sans quoi, serait-il mort ? Quelquefois je me dis Que Dieu prend les enfants pour en faire des anges. Puis il avait des mots et des regards étranges : Peut-être qu'il était ange avant d'être né ? Tes pleurs de chaque jour, ô pauvre condamné, Valent bien tous les longs Oremus qu'on prodigue. Puis un signe de croix était une fatigue Pour son bras. Il savait sourire, et non prier. Il est mort ! Une nuit, je l'entendis crier.

J'accourus, je penchai la tête vers sa couche, Et sa dernière haleine a passé sur ma bouche, Et depuis ce temps-là je n'ai plus de gaîté. Le lendemain, des gens sombres l'ont emporté. Pauvre martyr ! Sa bière était toute petite ! J'ai laissé sur son cœur sa médaille bénite. Cela fera plaisir au bon Dieu, n'est-ce pas ? Il est au Ciel. Hélas ! est-il heureux là-bas ? Les anges, on se fait parfois de ces chimères, Ont-ils soin des enfants aussi bien que les mères ? Je doute. Pardonnez, Seigneur, à mon regret ! »Et baissant ses grands yeux, où l'âme transparaît, Elle active le cours rythmique et monotone De son lent chapelet. Et le soleil d'automne, Qui dore les carreaux de ses rayons tremblants, Met de vagues lueurs parmi ses cheveux blancs.

Chapitre 14

Pour aimer une fois encor, mais une seule, Je veux, libertin repentant, La vierge qui, rêveuse aux genoux d'une aïeule, Sans m'avoir jamais vu, m'attend.

Elle est pieuse et sage, elle dit ses prières Tous les soirs et tous les matins, Et ne livre jamais aux doigts des chambrières Ses modestes cheveux châtains.

Quelquefois, le dimanche, en robe étroite et grise, Elle sort au bras d'un vieillard, Laissant errer la vague extase et la surprise Innocente de son regard.

Et les oisifs n'ont point de pensers d'infamies Devant ses yeux calmes et doux, Lorsque dans les jardins, chez les fleurs, ses amies, Elle arrive à ses rendez-vous.

Elle est ainsi, n'aimant que les choses fleuries, Préférant, pour passer le soir, Les patients travaux de ses tapisseries Aux sourires de son miroir.

Elle a le charme exquis de tout ce qui s'ignore, Elle est blanche, elle a dix-sept ans, Elle rayonne, elle a la clarté de l'aurore Comme elle a l'âge du printemps.

Les heures des longs jours pour elle passent brèves, Et, s'exhalant comme un parfum, Elle voit chaque nuit des blancheurs dans ses rêves, Et toute sa vie en est un.

Telle elle est, ou du moins je la devine telle, Lys candide, cygne ingénu. Je la cherche, et bientôt, quand j'aurai dit : « C'est elle ! »Quand elle m'aura reconnu,

Je veux lui donner tout, ma vie et ma pensée, Ma gloire et mon orgueil, et veux Choisir, pour la nommer enfin ma fiancée, Une nuit propice aux aveux.

Elle viendra s'asseoir sur un vieux banc de pierre, Au fond du parc inexploré, Et me regardera sans baisser la paupière, Et moi, je m'agenouillerai.

Doucement dans mes mains je presserai les siennes Comme on tient des oiseaux captifs, Et je lui conterai des choses très anciennes, Les choses des cœurs primitifs.

Elle m'écoutera, pensive et sans rien dire, Mais fixant sur moi ses grands yeux, Avec tout ce qu'on peut mettre dans un sourire D'amour pur et religieux.

Et ses yeux me diront, éloquences muettes, Ce que disent à demi-voix Les amants dont on voit les claires silhouettes Blanchir l'obscurité des bois.

Et sans bruit, pour que seul, oh ! seul, je puisse entendre L'ineffable vibration, Jusqu'à moi son baiser descendra, grave et tendre Comme une bénédiction.

Et quand elle aura, pure, à ma coupable lèvre Donné le baiser baptismal, Sans doute je pourrai guérir enfin ma fièvre Et t'expulser, regret du mal.

Oui, bien qu'autour de moi plane toujours et rôde L'épouvante de mon passé, Que mon lit garde encor ta place toute chaude, O désir vainement chassé,

Je pourrai, je pourrai, Nixe horrible, Sirène, Secouer enfin la langueur De mes sens et purger, ô femme, la gangrène Dont tu m'as saturé le cœur,

Ainsi que fait du fard brûlant dont il se grime L'histrion chanteur d'opéras, Ou comme un spadassin essuie, après le crime, L'épée atroce sous son bras !